

La cérémonie des trois ans

« Nous sommes au complet, nous pouvons commencer », annonça solennellement Grand-mère, la plus âgée de nous tous. Toute la tablée l'imita quand elle s'assit en silence. Grand-mère était petite et mince, droite comme une danseuse de ballet, les cheveux tirés en un chignon impeccable. Elle avait un regard bleu, dur et captivant dans lequel on pouvait lire une certaine habitude à la souffrance. A sa droite se tenaient tante Béatrice et oncle Vincent. Mariés depuis plus de trente ans, ils avaient quatre enfants, trois fils et une fille, tous engagés dans l'armée. Oncle Vincent ne travaillait plus, mais tante Béatrice exerçait encore comme médecin urgentiste à l'hôpital de la communauté. Ses conditions de travail étaient éprouvantes.

Mon père, le frère de Vincent, assis à côté de lui, était ingénieur dans une société de développement de bien-être. Ma mère s'occupait de la bibliothèque du quartier. Depuis mon plus jeune âge j'aimais y aller avec elle, traîner, rêvasser ou lire calmement tandis qu'elle accueillait les gens avec douceur et bienveillance. Ma mère était jolie, elle aurait pu être actrice. De longs cheveux bruns, lisses descendaient dans son dos comme une cascade de soie. Ses yeux noirs en amande aimaient fixer les gens comme s'ils voulaient percer leurs secrets les plus enfouis. J'étais assise à côté d'elle à tous les repas. A ma droite, ma petite sœur Nina se tenait fièrement sur sa chaise du haut de ses trois ans. C'était une réplique miniature de ma maman. Une poupée, câline et un peu collante, un personnage de dessin animé qui rit et qui pleure à la moindre émotion forte.

Notre cousine Mylène et son époux Philippe, jeunes mariés depuis trois mois, avaient pu se libérer pour cette réunion de famille. Ils étaient en plein questionnement, ne sachant pas s'ils allaient rester dans notre communauté ou partir dans une communauté voisine. Mylène, sage-femme, ne pouvait pas intégrer l'hôpital du quartier, même avec l'aide de tante Béatrice. Il n'y avait plus assez de naissances et trop d'employées. Une opportunité de rejoindre la communauté du nord s'offrait à elle. La décision de partir était terriblement difficile à prendre. Mylène était très attachée à la famille. Philippe pouvait travailler où il le souhaitait puisqu'il était infirmier.

Enfin, à gauche de Grand-mère, Charles, un cousin éloigné, qui était notre professeur de piano plusieurs années auparavant, nous avait rejoints car il venait d'emménager dans le quartier. Grand-mère avait souhaité sa présence qui amènerait assurément un

peu de légèreté dans le déroulé de cette journée. Peut-être nous jouerait-il quelques airs de piano pour détendre l'atmosphère.

Une bonne odeur s'échappait de la cuisine. Elle déclencha une sensation de faim qui commença à me creuser le ventre, à déclencher des gargouillis. Mon ventre chantait d'une voix grave. Il fallait pourtant attendre que la cérémonie se termine avant de pouvoir se rassasier. Grand-mère nous demanda de fermer les yeux, de joindre les mains. Chacun d'entre nous s'exécuta, exceptée ma petite sœur dont l'attention s'était focalisée sur sa serviette de table aux fleurs multicolores. Elle avait commencé à en citer toutes les couleurs.

Le silence, l'air grave de mes parents, l'odeur du plat en train de mijoter et la disposition des assiettes me rappelèrent d'une manière floue ma propre cérémonie. A mes trois ans, nous avions déjà réuni tout le monde. Il y avait deux personnes de plus à mon repas. Mon oncle Alan, le frère de maman, qui était l'homme le plus gentil de toute la communauté, toujours prêt à rendre service. Il était drôle, blaguait tout le temps, mimait les faits et gestes de ses amis. Un cancer des poumons l'emporta la veille de mes sept ans. Pour ses obsèques, je portais une robe rouge, sa couleur préférée. Sa petite amie, Sandra, était malade depuis longtemps. Elle partit deux mois après lui. Comme ils étaient atteints de tumeurs, leurs corps furent incinérés et pas réutilisés. C'est la seule chose qui put me consoler un peu. Une tristesse profonde me plombait le cœur. Mais je ne fis pas de cauchemar après leur mort. C'est la première fois que des personnes de ma famille nous quittaient.

Dans notre communauté, beaucoup de gens disparaissent, c'est terrible ! Il faut s'habituer, trouver du réconfort comme on peut. Maman et papa sont les seuls qui trouvent à chaque fois des mots rassurants, caressant ma tête pour me faire oublier ma mélancolie. Je suis consciente que je dois apprécier la tendresse de ceux qui m'aiment, tant qu'ils sont encore là. Grand-mère nous répète souvent que nous devons à tout prix rester avec notre famille, qu'il n'y a plus que cela qui a de la valeur. Sans ses proches, ses amis et sa communauté, l'être humain n'est rien, perdu dans le néant. Grand-mère a connu et vu s'effondrer le monde d'avant. Elle nous a longuement raconté qu'il y avait des états avec des présidents, des animaux, des guerres, des inondations, des tempêtes, des feux, des moyens de transports aériens.

Dans son salon il y a un appareil en forme de petite boîte qui diffuse des images de ce monde-là. Aujourd'hui, il ne reste que de petites communautés d'êtres humains. Les animaux ont tous disparu. Il y a peu de forêts, quelques villages. Il n'y a presque plus d'eau. Il faut garder le peu d'eau que nous avons pour boire.

Quand Grand-mère nous demanda de fermer les yeux, toute la famille se recueillit pour ne pas oublier les temps passés. Mylène et Philippe étaient trop jeunes pour avoir connu l'époque des avions. Ils avaient en revanche eu la chance de voir des animaux, des chats et des hamsters, je crois. Mes parents n'aimaient pas trop raconter les bons moments du temps passé, ne voulant pas nous causer de peine. Tante Béatrice et oncle Vincent n'évoquaient jamais de souvenirs de cette époque révolue, elle étant obnubilée par ses soins à l'hôpital, Vincent préférant discuter de l'aménagement des nouveaux logements de la communauté dont il était responsable bénévole. Charles était heureux que les pianos n'aient pas été tous détruits. Trois avaient été récupérés par des hommes de notre communauté, dont deux en très bon état. Charles avait donné des cours de piano à tous les enfants qui le désiraient.

Après avoir ouvert les yeux, Grand-mère récita la petite prière d'introduction au repas. Elle remercia les gens de notre quartier d'être solidaires en toutes circonstances et loua la volonté de rester unis. Elle rendit hommage à sa famille qui lui donnait le courage de se tenir droite chaque jour alors que d'autres marchaient courbés. Puis elle s'adressa à ma petite sœur Nina. Tous les regards convergèrent vers la plus jeune de la tablée. Tante Béatrice semblait bien triste. Mylène baissa la tête et maman me donna la main d'une manière nerveuse.

« Chère Nina, commença Grand-mère. Aujourd'hui est un jour qui doit être mémorable. Tu as trois ans. Tu vas changer d'alimentation, adopter la même que nous tous ici réunis. C'est un repas spécial que tu vas partager avec nous. Il deviendra habituel avec le temps ». Nina écarquilla légèrement les yeux. Elle n'avait sûrement pas bien compris l'importance des paroles de son aïeule. Mylène lui attacha sa petite serviette à fleurs autour du cou. Papa se leva de table, alla chercher le plat qui mijotait sur le feu. Il le posa au centre de la table, servit une petite quantité de viande dans l'assiette de Nina, puis dans celle de chacun. Avant que nous puissions commencer la dégustation du plat préparé par Grand-mère, papa attrapa le boîtier noir qui se trouvait sur le buffet. Il scanna le code de l'emballage de la viande cuisinée pour envoyer le numéro de référence à la CCVH (Chambre de contrôle de la viande humaine). Cela permettrait un meilleur suivi en cas de problème après l'ingestion de l'aliment. Toute la famille attrapa sa fourchette. Nina découvrit pour la première fois ce nouvel ingrédient. Elle fit une petite moue.

Après le repas, Charles nous joua le *Rêve d'amour* de Liszt.

